



Communication & Influence

N°161 - Décembre 2024

Quand la réflexion accompagne l'action

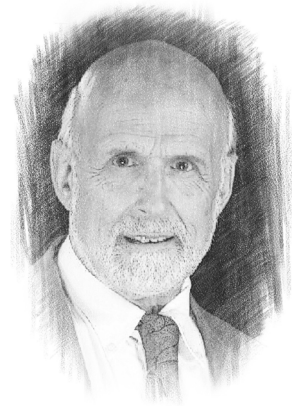
Mécanismes psychosociologiques des "tyrannies douces" via les idéologies et les médias : Le décryptage d'Olivier Pichon

Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

"Les ruptures économiques et politiques que l'on observe sont rendues possibles par des mécanismes moins visibles mais redoutablement puissants. A savoir les processus de conformisme moral, de fabrication des normes mentales, de paramétrages idéologiques, de stratégies communicationnelles, de guerre informationnelle de l'ombre, de domination par l'ignorance, d'enfermement cognitif..." Agrégé et docteur en histoire, Olivier Pichon a longtemps enseigné l'économie dans les classes préparatoires aux grandes écoles. Il vient de publier Les nouvelles routes de la servitude – Comment et pourquoi les sociétés occidentales sont-elles devenues tyranniques ? (Presses de la Délivrance, octobre 2024). A ses yeux, ces "nouvelles routes de la servitude usent de moyens extrêmement fins de pouvoir et d'influence, adossés à des technologies en croissance exponentielle."



Dans l'entretien qu'il a accordé à Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication, Olivier Pichon dénonce les risques de "mutations anthropologiques plus significatives encore que les précédentes révolutions industrielles, qui laissent l'individu seul face à des puissances inégalées dépassant celle de l'Etat censé le protéger." Idéologie, conformisme, peur, bêtise... l'asservissement se fait d'abord dans les têtes.

D'où vous est venue l'idée de ce titre Les nouvelles routes de la servitude ? En quoi estimez-vous que nos sociétés occidentales soient devenues tyranniques ? Et quel rôle jouent là les puissances informationnelles et communicationnelles ?

L'idée du titre m'est venue du livre, magistral au demeurant, de Friedrich Hayek *Les Routes de la Servitude*, paru en 1944, au moment où il voyait, dans le monde, monter le socialisme. Aussi, *mutatis mutandis*, avec ces *Nouvelles routes de la servitude*, mon ambition est de déceler les prémices du totalitarisme du XXI^e siècle, tout à la fois semblable et différent de celui du XX^e siècle.

A cet égard, j'ai souhaité mettre en évidence le fait que les ruptures économiques et politiques que l'on observe sont rendues possibles par des mécanismes moins visibles mais redoutablement puissants. A savoir les processus de conformisme moral, de fabrication des normes mentales, de paramétrages idéologiques, de stratégies communicationnelles, de guerre informationnelle de l'ombre, de domination par l'ignorance, d'enfermement cognitif... Les nouvelles routes de la servitude usent de moyens extrêmement fins de pouvoir et d'influence, adossés à des technologies en croissance exponentielle. Aussi, pour bien



saisir l'architectonique du dispositif que nous entendons disséquer, il importe de prendre en compte la complexité et l'hétérogénéité des techniques et méthodes à l'œuvre, allant des plus archaïques aux plus sophistiquées. D'où ma volonté d'étudier dans ce livre des domaines divers, de la psychopathologie aux systèmes d'ingénierie sociale, du formatage mental au sein des écoles de journalisme à la promotion de la sexualité tous azimuts... Bref, j'ai souhaité sortir de ma zone de confort de l'économie et de l'histoire des idées économiques, pour tenter d'avoir une vision synoptique des choses et expliquer en quoi la sortie du réel constitue un élément-clé des nouvelles routes de la servitude.

Cela d'autant plus que nous observons un paradoxe saisissant. En effet, une partie des thèses de Hayek a pu servir ce nouvel ordre mondialisé qui s'instaure sous nos yeux et nous gratifie d'une nouvelle servitude, en ce qu'il ne protège plus les Etats face à la mondialisation. De fait, le propos du livre, aujourd'hui, n'est pas exactement dans le prolongement des alertes de Hayek. On observe certes une espèce résiduelle de socialisme affectant les démocraties qui se disent libérales, ne serait-ce qu'à cause du poids de l'État. Mais il s'agit d'une forme somme toute mineure sur laquelle les libéraux se focalisent, sans voir toujours les effets inédits des nouvelles formes de totalitarisme. On savait le capitalisme protéiforme par nature et capable de formidables adaptations. Mais on est en droit de se poser

la question de savoir s'il ne serait pas la véritable source de la fin de la démocratie pour le XXI^e siècle ?...

Parmi les solutions que Hayek proposait, c'est un peu ce capitalisme-là qui est en train de triompher. Le paradoxe étant qu'il consacre aussi la mort de la démocratie à laquelle les peuples sont habitués, au moins sur le plan théorique. Certains sont amenés à le penser, comme l'historien canadien Quinn Slobodian (*Les Globalistes : Une histoire intellectuelle du néolibéralisme*, Seuil, 2022).

Pour Slobodian, ce capitalisme s'observe déjà dans une multitude de micro-territoires reliés les uns aux autres par la mobilité du capital et des élites, unis par un commun

rejet de l'État et de la démocratie. Selon lui, nous voyons encore le monde comme s'il était divisé entre 200 entités souveraines, pour l'essentiel, des États-nations apparus au cours du XX^e siècle sur les décombres des empires, et qui composent, aujourd'hui l'Organisation des Nations Unies. Ce serait une illusion d'optique et un archaïsme au regard des visées de ce néocapitalisme. Sa réalité s'incarne d'ores et déjà dans une constellation de près de 5 400 "zones", des petits territoires assez différents les uns des autres (paradis fiscaux, ports francs, zones économiques spéciales, villes à charte, *gated communities*, *duty free*, plateformes pétrolières, etc.) dont le point commun est d'offrir un refuge au capital et de réduire la démocratie à son plus simple appareil, voire à tout simplement l'abolir. Quinn Slobodian met clairement en cause les origines intellectuelles et politiques du projet porté par Friedrich Hayek et ceux qu'il appelle les néolibéraux de "l'École de Genève". Pour ces juristes, économistes et philosophes marqués par la chute

de l'empire austro-hongrois en 1918, puis par la faillite du libéralisme en 1929, la priorité était alors de reconstruire un ordre économique global fondé sur des normes (droits de propriété, droit de la concurrence, etc.) et protégé de la double menace que représentaient la démocratie et les États-nations. On a donc là un anarcho-capitalisme dont l'ambition est d'inventer de nouvelles formes de liberté, sans État, sans pouvoir centralisé, sans citoyenneté, donc sans politique. Exit le citoyen (le Gaulois réfractaire), bienvenue à l'individu souverain ! Un exemple concret nous en est donné par le bitcoin, mariage très contemporain de l'individu souverain et de la technologie, puisqu'il est une monnaie sans souveraineté. Néanmoins, l'affirmation des BRICS qui se fait sur un modèle d'État national constitue un frein à la logique décrite par Slobodian sur la fin de ce même État.

Le cœur de notre propos est donc la dérive despotique de la mondialisation et de nos démocraties. En effet, avec la mondialisation, il est apparu que la pensée économique, dite libérale, produisait de curieux effets. Non seulement, des effets pervers, assez classiques en économie, mais plus profondément, des mutations anthropologiques plus significatives encore que les précédentes révolutions industrielles, qui laissent l'individu seul face à des puissances inégalées dépassant celle de l'État censé le protéger.

Pour exemple, BlackRock, dont le bilan égale le PIB de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. Le marché est en effet loin d'atteindre l'équilibre professé par les penseurs libéraux, le gagnant-gagnant virant le plus souvent en gagnant-perdant, surtout dans une France qui s'est dévitalisée à grande vitesse, en perdant son industrie. Ainsi, j'ai voulu montrer que la mondialisation, au lieu d'ouvrir les chemins de la liberté, a conduit les peuples sur les routes d'une nouvelle servitude et la naissance d'une nomenklatura mondialiste.

En décortiquant les rouages de la machine totalitaire occidentale, vous mettez l'accent sur le pouvoir des normes morales et leur capacité à formater les esprits. Est-ce à dire que la puissance des dirigeants occidentaux passe avant tout par leur volonté d'imposer un déni du réel ?

C'est en effet une caractéristique de l'Occident finissant, la morale (ou plutôt la moraline) y est omniprésente. On ne mesure pas assez combien l'inflation législative est, à ce point, le produit d'un fallacieux moralisme. Pourquoi cela ? Parce que la modernité a bien compris que la contrainte n'était pas la solution, il faut influencer voire désinformer et manipuler, en total déni du réel. Je renvoie ici le lecteur aux pages 3, 4 et 5 de votre Lettre. De Günter Anders au général de Gaulle, de Stanley Milgram à Ariane Bilheran en passant par Noam Chomsky – pour ne citer que ceux que vous évoquez dans vos colonnes – il est indéniable que, pour bien appréhender la situation complexe à laquelle nous devons faire face, il importe de sortir des catégories classiques qui n'ont plus forcément de raison d'être aujourd'hui, tant des lignes de fracture inédites sont apparues au grand jour. Mon livre s'appuie sur de nombreux auteurs, de droite et de gauche, illustrant cette nouvelle configuration. De Marcel Gauchet à Jacques Julliard, d'Alain Finkielkraut à Régis Debray, de Charles Gave à Matthieu Bock-Côté, de Jean-Pierre Le Goff à Michel Onfray, de Douglas Murray à Olivier Todd, de Chantal Delsol à Jean-Claude Michéa... tous, à leur manière, partagent cette crainte de la servitude qui menace de s'aggraver. Aussi, en guise de conclusion, gardons sagement à l'esprit cette phrase de Raymond Aron : *"Les hommes font l'histoire, mais ne savent pas quelle histoire ils font"*... ■

C'est en effet une caractéristique de l'Occident finissant, la morale (ou plutôt la moraline) y est omniprésente. Pourquoi cela ? Parce que la modernité a bien compris que la contrainte n'était pas la solution, il faut influencer, voire désinformer et manipuler, en total déni du réel.

EXTRAITS

Noam Chomsky et les 10 stratégies de manipulation via les médias

Avec son livre truffé d'exemples se déployant dans le champ de réflexion de Communication & Influence, Olivier Pichon (Les nouvelles routes de la servitude, op. cit.) explique la démarche du linguiste américain Noam Chomsky quant au problème de la manipulation des masses par les médias. [Les extraits des p.3, 4 et 5 sont tirés du manuscrit original et peuvent donc être légèrement différents dans leur formulation du texte imprimé. Ces extraits sont publiés ici avec l'aimable autorisation des Presses de la Délivrance.]

"1/ La stratégie de la distraction.

Élément primordial du contrôle social, la stratégie de la diversion consiste à détourner l'attention du public des problèmes importants et des mutations décidées par les élites politiques et économiques, grâce à un déluge continu de distractions et d'informations insignifiantes. La stratégie de la diversion est également indispensable pour empêcher le public de s'intéresser aux connaissances essentielles, dans les domaines de la science, de l'économie, de la psychologie, de la neurobiologie, et de la cybernétique. "Garder l'attention du public distraite, loin des véritables problèmes sociaux, captivée par des sujets sans importance réelle. Garder le public occupé, occupé, occupé, sans aucun temps pour penser ; de retour à la ferme avec les autres animaux". (Allusion à Orwell, *Animals farm*). [...]

2/ Créer des problèmes, puis offrir des solutions.

Cette méthode est aussi appelée "problème-réaction-solution". On crée d'abord un problème, une "situation" prévue pour susciter une certaine réaction du public, afin que celui-ci soit lui-même demandeur des mesures qu'on souhaite lui faire accepter. Par exemple : laisser se développer la violence urbaine, ou organiser des attentats sanglants, afin que le public soit demandeur de lois sécuritaires au détriment de la liberté. Ou encore : créer une crise économique pour faire accepter comme un mal nécessaire le recul des droits sociaux et le démantèlement des services publics.

3/ La stratégie de la dégradation.

Pour faire accepter une mesure inacceptable, il suffit de l'appliquer progressivement, en "dégradé", sur une durée de 10 ans. C'est de cette façon que des conditions socio-économiques radicalement nouvelles (néolibéralisme) ont été imposées durant les années 1980 à 1990. Chômage massif, précarité, flexibilité, délocalisations, salaires n'assurant plus un revenu décent, autant de changements qui auraient provoqué une révolution s'ils avaient été appliqués brutalement.

4/ La stratégie du différé.

Une autre façon de faire accepter une décision impopulaire est de la présenter comme "douloureuse mais nécessaire", en obtenant l'accord du public dans le présent pour une application dans le futur. Il est toujours plus facile d'accepter un sacrifice futur qu'un sacrifice immédiat. D'abord parce que l'effort n'est pas à fournir tout de suite. Ensuite parce que le public a toujours tendance à espérer naïvement que "tout ira mieux demain" et que le sacrifice demandé pourra être évité. Enfin, cela laisse du temps au public pour s'habituer à l'idée du changement et l'accepter avec résignation lorsque le moment sera venu.

5/ S'adresser au public comme à des enfants en bas âge.

La plupart des publicités destinées au grand public utilisent un discours, des arguments, des personnages, et un ton, particulièrement infantilisants, souvent proche du débilitant, comme si le spectateur était un enfant en bas âge ou un handicapé mental. Plus on cherchera à tromper le spectateur, plus on adoptera un ton infantilisant. Pourquoi ? "Si on s'adresse à une personne comme si elle était âgée de 12 ans, alors, en raison de la suggestibilité, elle aura, avec une certaine probabilité, une réponse ou une réaction aussi dénuée de sens critique que celle d'une personne de 12 ans".

6/ Faire appel à l'émotionnel plutôt qu'à la réflexion.

Faire appel à l'émotionnel est une technique classique pour court-circuiter l'analyse rationnelle, et donc le sens critique des individus. De plus, l'utilisation du registre émotionnel permet d'ouvrir la porte d'accès à l'inconscient pour y implanter des idées, des désirs, des peurs, des pulsions, ou des comportements...

7/ Maintenir le public dans l'ignorance et la bêtise.

Faire en sorte que le public soit incapable de comprendre les technologies et les méthodes utilisées pour son contrôle et son esclavage. "La qualité de l'éducation donnée aux classes inférieures doit être la plus pauvre, de telle sorte que le fossé de l'ignorance qui isole les classes inférieures des classes supérieures soit et demeure incompréhensible par les classes inférieures". (Cf. Ch. XII, *La servitude par l'ignorance*).

8/ Encourager le public à se complaire dans la médiocrité.

Encourager le public à trouver "cool" le fait d'être bête, vulgaire, et inculte...

9/ Remplacer la révolte par la culpabilité.

Faire croire à l'individu qu'il est seul responsable de son malheur, à cause de l'insuffisance de son intelligence, de ses capacités, ou de ses efforts. Ainsi, au lieu de se révolter contre le système économique, l'individu s'auto-dévalue et culpabilise, ce qui engendre un état dépressif dont l'un des effets est l'inhibition de l'action. Et sans action, pas de révolution ! [...]

10/ Connaître les individus mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes.

Au cours des 50 dernières années, les progrès fulgurants de la science ont creusé un fossé croissant entre les connaissances du public et celles détenues et utilisées par les élites dirigeantes. (Les "sachants"). Grâce à la biologie, la neurobiologie, et la psychologie appliquée, le "système" est parvenu à une connaissance avancée de l'être humain, à la fois physiquement et psychologiquement. Le système en est arrivé à mieux connaître l'individu moyen que celui-ci ne se connaît lui-même. [...] [Extraits des p.85 à 88]

EXTRAITS

Stanley Milgram et Günter Anders : soumission à l'autorité et manipulation des masses

Olivier Pichon poursuit sa démonstration (Les nouvelles routes de la servitude, *op. cit.*) en s'appuyant sur deux penseurs. Le premier, Stanley Milgram, est connu pour ses expériences de psychologie sociale à l'université de Yale en 1963, qui avaient pour but de mesurer jusqu'où pouvait aller la soumission du citoyen lambda à l'autorité. Le second, Günter Anders – qui fut le premier mari de Hannah Arendt – a analysé très tôt la logique qui meut nos "tyrannies douces". Extraits.

L'expérience de Milgram : jusqu'où le citoyen ordinaire va-t-il obéir ?

"[...] le plus souvent, la primauté de l'ego et le narcissisme participent au processus de soumission : privé de sa capacité de s'émanciper et d'assumer une décision en toute autonomie, l'individu finit par se conformer à l'autorité même s'il sent confusément qu'il y a un doute. C'est ce qui pourrait expliquer l'in vraisemblable immobilisme d'une bonne part de la population française, face aux attaques qui la frappent jusque dans son existence, (attentats islamiques, fusillades sur les points de deal) avec pour seule réponse, la pitoyable comédie des bougies, des nounours et des marches blanches face au mépris et à l'insolence de l'hyperclasse, particulièrement illustrée par la Commission européenne. Il nous faudrait un Lévi-Strauss pour rendre compte de l'anthropologie de ces "marches blanches", nouveaux rituels ethnologiques. Démonstration que peu de choses démarquent la pensée du "sauvage" de celle du "civilisé". Et qu'il est erroné d'affirmer que la différence entre la pensée primitive et la pensée moderne résiderait dans la capacité de cette dernière à appréhender la complexité. Comme René Girard, dans un registre différent ; sous la modernité, la "Pensée sauvage" (1962).

À ce niveau de réflexion, on est tenté de faire référence à l'expérience de Stanley Milgram qui a montré qu'il était possible d'obliger une personne à obéir à des choses qui n'ont aucun sens, dès que l'on arrive à obtenir son accord de départ. Ajoutons que cette contrainte est généralement fondée sur la morale ou la nécessité collective avec une dose de culpabilisation. L'expérience de Milgram est une étude de psychologie sociale menée par Stanley Milgram à l'université de Yale en 1963. Elle avait pour but d'étudier le comportement humain face à l'autorité et la soumission à celle-ci, et consistait à tester la capacité des individus à obéir, même si cela implique d'infliger des souffrances à autrui (dans les cas précis de l'expérience, il s'agissait, progressivement, "d'électrocuter" un acteur qui simulait la souffrance). La question centrale de l'expérience étant : **jusqu'où le citoyen ordinaire allait-il obéir ?** [Extraits p.81-82]

Günter Anders et le décryptage des méthodes de la "tyrannie douce"

"[...] Après cette réflexion sur l'expérience de Milgram, on est assez vite conduit à l'idée de la manipulation des masses. On doit au philosophe allemand Günter Anders un traité de cette manipulation intitulé *"L'obsolescence de l'homme"* (1956). Selon lui, les méthodes violentes qu'utilisèrent les nazis ou les bolchéviques sont archaïques et inefficaces, pour étouffer les révoltes il faut recourir aux méthodes de la tyrannie douce (celle de Tocqueville ?). Cette tyrannie douce passe par l'abaissement de la capacité de jugement et donc un conditionnement qui, toujours selon lui, sera obtenu par l'abaissement parallèle de l'enseignement (cf. Ch. XII, "La servitude par l'ignorance").

C'était prophétique en 1956 ! Feu l'élitisme républicain, depuis, *la fabrique du crétin* (Jean-Paul Brighelli, Jean Claude Gawsewitch Editeur, 2005) pourvoit sans peine à la manipulation des masses : *"Un individu inculte n'a qu'un horizon de pensées limité et plus sa pensée est bornée à des préoccupations matérielles, médiocres, moins il peut se révolter"* (Anders). Il faut que l'accès au savoir devienne de plus en plus difficile ou bien selon nous, que l'individu, même formé, soit fortement spécialisé ce qui, en théorie, lui interdit d'aller sur d'autres domaines hors de sa compétence. C'est d'ailleurs pourquoi la culture générale est une nécessité, elle est inutile en termes opérationnels, elle est fondamentale en termes de connaissance de l'humain. *"La véritable école du commandement est celle de la culture générale. Par elle, la pensée est mise à même de s'exercer avec ordre, de discerner dans les choses l'essentiel de l'accessoire, [...] de s'élever à ce degré où les ensembles apparaissent sans préjudice des nuances. Pas un illustre capitaine qui n'eût le goût et le sentiment du patrimoine et de l'esprit humain. Au fond des victoires d'Alexandre, on retrouve toujours Aristote."* (Général de Gaulle – *Le fil de l'épée*, 1932).

Bref, si l'on suit Anders, la devise de la République pourrait se trouver modifiée en : "Liberté, égalité, supermarché (ou télé, au choix)". La consommation sera le standard du bonheur humain. On diffusera massivement, via la télévision, des divertissements abrutissants, flattant toujours l'émotionnel, l'instinctif. On érotisera, les images, les publicités, la sexualité et sa fonction anesthésiante deviendra la préoccupation centrale des masses. *"On occupera les esprits avec ce qui est futile et ludique"*. Patrick Buisson fait de la révolution sexuelle des années 70, une nouvelle religion (Patrick Buisson, *Décadance*, Albin Michel, 2023). Selon lui, celle-ci impose une nouvelle échelle de valeurs qui remet en cause des siècles de morale chrétienne et laïque. En même temps, il souligne qu'un nouveau marché est né, celui du corps, décliné à l'infini par le marketing et la publicité. Pour en revenir à Anders, l'œuvre de celui qui fut le premier mari d'Hannah Arendt, fut ignorée pendant cinquante ans en France (traduction française publiée en 2002), qualifié le plus souvent comme prophète de malheur, sa redécouverte contemporaine est révélatrice d'une époque qui s'interroge sur elle-même et qui s'inquiète légitimement de cette manipulation de masse, au demeurant devenue assez banale dans la pensée sociologique. Michel Onfray a écrit néanmoins que c'est le livre le plus important du XX^e siècle ! [Extraits p. 83 à 85]

[NDLR - Rappelons que Patrick Buisson, cité dans ce texte, fut avant son décès, l'invité de *Communication & Influence* en mai 2023, justement à l'occasion de la sortie de son livre *Décadance*. Cet entretien - n°144 - avait pour titre : *Quand influence rime avec décadence, quand communication rime avec consommation*. https://www.comes-communication.com/files/newsletter/Communication&Influence_mai_2023_Patrick_Buisson.pdf]

EXTRAITS

Ariane Bilheran, les nouvelles servitudes à la lumière de la psychopathologie

Olivier Pichon continue son enquête (Les nouvelles routes de la servitude, *op. cit.*) en présentant les travaux d'Ariane Bilheran. Normalienne, docteur en psychopathologie, celle-ci est psychologue clinicienne. De par son expérience professionnelle, elle met en avant la notion d'aliénation mentale, poussant fort loin en ce domaine l'étude clinique du totalitarisme, montrant l'intrication forte existant entre visées idéologiques et processus de maîtrise des esprits par des mécanismes d'intimidation, de manipulation, voire d'influence. Démonstration.

La dérive totalitaire comme maladie de civilisation

"On doit à Ariane Bilheran une remarquable étude : *Psychopathologie du totalitarisme* (Trédaniel, 2023). Selon elle, le totalitarisme n'a jamais été complètement envisagé sous l'angle d'une maladie de civilisation, une pathologie collective délirante, du côté de la psychopathologie, avec les ramifications qui s'ensuivent. Elle démontre que le totalitarisme est un système paranoïaque dans lequel les pathologies perverses, sadiques, transgressives et psychopathes sont à l'honneur. La condition de survie de ce système est un mensonge premier qui est maintenu dans le secret, l'endoctrinement des masses à l'idéologie, la mise sous terreur des individus et des collectifs, entraînant tout à la fois sidération traumatique, jouissance pour certains et horreur pour d'autres.

La mondialisation affiche certains processus qui doivent nous inquiéter, tant leurs formes ne sont pas étrangères aux mécanismes des totalitarismes déjà étudiés. On pense bien évidemment au livre d'Hannah Arendt *Les Origines du totalitarisme* (titre original : *The Origins of Totalitarianism* – première édition publiée en 1951). On retiendra d'elle, pour la circonstance le concept de *banalité du mal*, celui d'un sujet qui obéit simplement aux ordres qui lui étaient donnés sans questionner leur moralité. Ainsi en était-il des bourreaux nazis, les chefs des camps de concentration vivant avec femme et enfants dans de belles maisons à proximité des camps de l'horreur. Hannah Arendt, dans son analyse du totalitarisme reste sur la philosophie politique, tandis qu'Ariane Bilheran renouvelle par la psychopathologie, à la lumière des événements contemporains, l'approche de la nouvelle servitude."

L'idéologie du totalitarisme, déconnectée du réel, fonctionne par la peur et l'injonction paradoxale

"L'idéologie du totalitarisme, est, par nature, incohérente, sans lien avec l'expérience vécue, dénuée de toute vérité, elle fonctionne par la peur et l'injonction paradoxale. Et, par le choc traumatique qu'elle crée sur les individus, entraîne, selon les cas, soit le déni, soit la sidération, soit l'activisme par crainte de l'exclusion. Ainsi la santé mentale des jeunes adultes ne cesse de se détériorer en France. Depuis la crise du Covid, les confinements, la guerre en Ukraine, au Moyen-Orient, les discours qui prédisent la destruction de la Terre par l'homme, le contexte économique, le contexte politique, une partie des jeunes adultes s'inquiète de façon irrationnelle. Santé Publique France tire la sonnette d'alarme. En 2021, 7,2 % des 18-24 ans confiaient avoir envisagé de mettre fin à leurs jours par le suicide, un taux qui avait fortement augmenté par rapport à 2014 où ils étaient 3,3 %." [...]

Perte des repères et glissement dans le délire paranoïaque

"La société contemporaine se croit délivrée depuis 1991 des formes les plus agressives du totalitarisme, sa dénonciation psittaciste est même devenue un mantra qui exorcise, en apparence, son retour. Et le point Godwin désigne le moment où, un participant à un débat, utilise un argument qui fait référence, de façon plus ou moins prononcée, à Hitler ou au régime nazi. Mais on ne voit pas que se dessine un totalitarisme rampant et invisible, un mal difficilement identifiable. Or, les dérives totalitaires, nous indique Ariane Bilheran, portent en elles divers aspects aisément identifiables comme notamment un rapport pathologique à la langue : inversion du sens des mots (Braunstein dit la même chose du wokisme), dissociation du réel et de la pensée, absence de logique, déni de la réalité, réécriture de l'histoire. Même le langage mathématique, langage universel par excellence, est remis en question car "trop blanc" et une vision prophétique, comme la gouvernance mondiale ou le doux commerce (Montesquieu) par le libre-échange, ou le multilatéralisme en diplomatie, comme remèdes aux problèmes qui viendraient apporter une solution aux problèmes qu'elle a elle-même engendrés : "vous ne posséderez rien et vous serez heureux !" (Schwab). C'est ainsi que l'individu, face à une vision masochiste, et une mise en œuvre perverse, en vient à perdre tous ses repères et, mis dans l'impossibilité de les analyser, n'a pas d'autres choix que d'épouser ce délire paranoïaque.

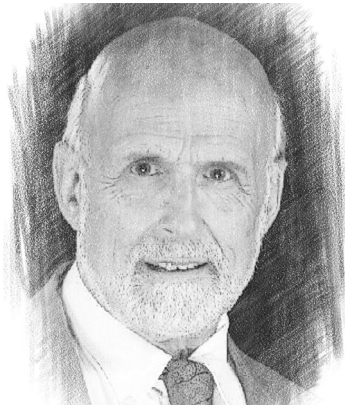
Cette paranoïa s'observe aussi chez les grands milliardaires de la planète high-tech ou financière, Gates, Zuckerberg, etc. Une hubris, lot traditionnel des très riches, mais instrument de la servitude des peuples. Face à ce déni collectif, le critère de vérité devient le critère qu'exprime le plus grand nombre, et l'idéologie totalitaire s'installe (Tocqueville, la tyrannie de la majorité). Il faut en effet une force psychique hors du commun pour parvenir à garder un raisonnement sain dans un monde saisi par ce qui est un véritable fleuve de lave idéologique. C'est ainsi qu'un régime totalitaire, ou ses dérives, n'est autre que la somme des troubles narcissiques qui entraînent la complicité des masses. Et il ne faut pas être dupe qu'une véritable inconscience du mal est à l'œuvre, pour beaucoup, dans la population. Ou bien alors, le refus de cet ordre mondial de la servitude, est traité lui-même comme une pathologie, au demeurant une maladie honteuse : le complotisme. Sauf que l'on peut s'interroger sur le fait que cette "maladie honteuse" a connu un développement exactement parallèle au phénomène de la mondialisation et du totalitaire larvé." [Extraits p.95 à 97]

BIOGRAPHIE

Né en juin 1949, Olivier Pichon prépare d'abord le concours de l'École des Chartes au lycée Pierre de Fermat à Toulouse. Mais très vite, il bifurque vers la carrière de professeur et est reçu en 1980 à l'agrégation d'histoire. Il enseigne alors l'histoire économique et l'économie en classes préparatoires HEC, et a d'ailleurs été membre des jurys des grandes écoles.

Il entreprend ensuite une thèse de doctorat consacrée aux crises polonaises de 1939 à 1981 (date de l'instauration de la loi martiale par le général Jaruzelski), sous la direction d'Annie Kriegel, professeur à Paris X Nanterre, thèse qu'il soutient en 1984. L'étude de la Pologne lui laisse entrevoir, assez rapidement, un possible effondrement du bloc de l'Est et du communisme soviétique. Le pays connaît en effet le surgissement d'un fort sentiment national appuyé sur le catholicisme, dont la figure du Pape Jean-Paul II. Olivier Pichon y voit là l'une des formes inédites de la remise en cause du système totalitaire communiste, tandis que l'étude du syndicat Solidarnosc permet d'ouvrir une réflexion porteuse sur les voies possibles entre le socialisme étatique et le marché.

Attiré par le journalisme, il commence en 1987 des émissions sur une radio libre où, pendant 20 ans, il anime une fois par semaine une émission consacrée à l'actualité politique et économique. Parallèlement, il prend pendant 5 ans la direction d'un magazine (*Monde et vie*). Simultanément, il continue d'enseigner dans différents organismes de formation, dont la formation par l'alternance qu'il



considère comme une modalité pertinente, mais insuffisamment développée, du rapprochement de l'école et de l'entreprise, et le moyen de mettre de nombreux étudiants sur le chemin de l'emploi.

Olivier Pichon est aussi producteur et animateur, depuis 2014, de l'émission *Politique & Eco* de TV Libertés pour laquelle il a produit 350 émissions consacrées à l'actualité économique (<https://tvlibertes.fr/emission/politique-eco>). Il y reçoit de grands noms de la réflexion économique quand elle ne se cantonne pas au discours convenu sur les bienfaits du marché et de la mondialisation : Jacques Sapir, Charles Gave, Philippe Simonnot, Jean-Philippe Delsol, Philippe Béchade, Olivier Babeau (son ancien élève), Jean-Louis Harouel, Loïk Le Floch-Prigent, Joseph Thouvenel, Christian Gérondeau, Jean-Marc Daniel, Philippe Murer, Bernard Monot et des dizaines d'autres. Il publie régulièrement des articles consacrés à l'économie mondiale dans *Politique Magazine* (<https://politiquemagazine.fr/?s=Olivier+Pichon>). Il est enfin l'auteur de plusieurs livres, notamment sur l'éducation (*Dernières nouvelles du Mammouth*, Editions du Trident, 2002), les questions religieuses (*Benoît XVI et les traditionalistes*, Entrelacs éditeur, 2007)

ou encore sur la monnaie (*De l'or à la monnaie papier*, éditions Le Jardin des livres, 2019).

Pour en savoir plus sur l'analyse d'Olivier Pichon en lien avec son dernier livre : <https://tvlibertes.fr/politique-eco-avec-olivier-pichon-trump-elu-la-fin-de-la-mondialisation-us>

L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement.

"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratèges civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès".

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé Olivier Pichon va clairement dans le même sens. Qu'il soit ici remercié de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plate-forme de réflexion.

Bruno Racouchot
Directeur de Comes

Communication & Influence

UNE PUBLICATION DU CABINET COMES

Paris ■ Toronto ■ São Paulo ■ Porto Alegre

Directrice de la publication : Sophie Vieillard

Illustrations : Rossana

CONTACT

France (Paris) - North America (Toronto)

South America (São Paulo - Porto Alegre)

bruno@comes-communication.com

www.comes-communication.com



Quand la réflexion accompagne l'action